

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Relation François-Dorothee](#), [Vie politique](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

Ce document *est une réponse à* :



[14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1837 (7 - 16 août)**



[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)  
*est une réponse à ce document*



[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)  
*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

# Présentation

Date 1837-07-29

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit C'est mon tour d'attendre et de me désoler en attendant.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°36/55-57

## Information générales

Langue Français

Cote

- 115, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/238-246

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°13 Samedi 29. Midi.

C'est mon tour d'attendre et de me désoler en attendant. Pas de lettre encore ce matin. Je m'étais levé en disposition si confiante, si douce ! Il y a deux mois, je n'éprouvais point de vicissitudes, pareilles. Je n'attendais rien. Avec quelle promptitude, avec qu'elle vivacité j'ai recommencé à vivre ! Car c'est là vraiment la vie. Nous nous connaissons à peine, Madame; nous nous sommes entrevus. Je sais bien qu'en un jour en une heure, nous en avons plus appris l'un sur l'autre que tant de gens n'en apprennent à passer leur vie ensemble. Tout ce que nous ne savons pas, tout ce que nous ne nous sommes pas dit, nous le pressentons ; et au moment où nous nous le dirons, il nous semblera que nous l'avions toujours su, que nous nous l'étions dit mille fois. Cependant il est étrange de se sentir si intimement uni à une personne qu'on a vue, qui vous a vu quinze jours.

Si ma vie extérieure, et ma vie intérieure étaient bien semblables, j'aurais moins ce sentiment là ; je pourrais me croire plus connu de vous. Mais, à la voir du dehors j'ai mené une vie toute d'action, toute vouée au public, qui a dû, qui doit paraître surtout ambitieuse, personnelle, presque sévère. Et en effet j'ai pris et je prends à ce qui m'a occupé aux études, aux Affaires, aux luttes politiques un grand, très grand intérêt. Je m'y suis adonné, je m'y adonne avec grand plaisir comme à un emploi naturel et satisfaisant de moi-même. J'y désire vivement l'éclat et le succès. Et les douloureuses épreuves que Dieu ma fait subir n'ont point changé en cela ma disposition, ni mon goût. Aux jours mêmes de l'épreuve je ne me suis point senti indifférent aux incidents de ma vie publique ; et tout en en portant le poids avec le plus pénible effort, j'y ai toujours trouvé une diversion puissante et librement acceptée. Et pourtant, j'ai le droit de le dire après ce que je dis là et pourtant là n'est point du tout, là n'a jamais été ma véritable vie ; de là je n'ai jamais reçu aucune émotion, aucune satisfaction qui atteignit jusqu'au fond de mon âme ; de là

ne m'est jamais venu le sentiment du bonheur. Le bonheur, Madame, le bonheur qui pénètre partout, dans l'âme, qui la remplit et l'assouvit tout entière est quelque chose de bien étranger de bien supérieur à tout ce que la vie publique peut donner. Au delà bien au delà de tous les désirs d'ambition et de gloire, de tous les plaisirs de domination, de lutte, d'amour propre et succès, il y a un désir, il y a un plaisir qui a toujours été pour moi le premier, tellement le premier que j'aurais droit de le dire le seul ; le désir, le plaisir d'une affection infinie, parfaitement égale de cette affection qui unit et confond deux créatures de cœur, d'esprit, de volonté, de goût, qui permet à l'âme de se répandre dans une autre âme comme la lumière dans l'espace, sans obstacle, sans limite, et suscite dans l'une et l'autre toutes les émotions, tous les développements dont elles sont capables, pour leur ouvrir autant de sources de sympathie, et de joie.

Vous êtes-vous jamais figurée, Madame, vous qui sentez si vivement la musique, vous êtes-vous jamais figuré quel serait le ravissement de deux harpes bien harmonieuses & jouant toujours ensemble, si elles avaient la conscience d'elles-mêmes et de leurs accords ? Voilà le bonheur, voilà le seul sentiment, le seul état auquel je donne ce nom. Eh bien madame, j'ai cru entrevoir que vous aussi, vous étiez de même nature, que pour vous aussi, les préoccupations et les intérêts extérieurs, politiques, quelle qu'eût été leur part dans votre vie, ne suffisaient point à votre âme, que vous y trouviez un bel emploi de votre esprit si actif, si élevé, si fin ; mais que vous aviez en vous bien plus de richesses que vous n'en pouviez dépenser là, et des richesses, qui ne se dépensent point à cet emploi-là. En sorte que vous m'avez apparu comme une personne qui comprendrait et accueillerait en moi ce qui se montre et ce qui se cache, ce qui est pour le monde et ce qui est pour une seule personne au monde. Voilà par où Madame vous avez eu pour moi tant d'attrait ; voilà pourquoi d'instinct comme de choix, je me suis engagé si avant et si vite dans une relation si nouvelle. Je ne me suis point trompé, je ne me trompe point n'est-ce pas ? Ni vous non plus ? Nous sommes bien réellement tels que nous nous voyons ? J'en suis sûr, très sûr ; mais à chaque nouveau gage de certitude, à chaque fait, à chaque parole qui vous révèle de nouveau à moi telle que je vous sais à chaque pas de plus que je fais dans un si beau et si doux chemin, je suis ravi comme si je découvrais de nouveau mon trésor. Que vos lettres m'arrivent donc ; il ne m'en est pas venue une seule qui n'ait ajouté à ma foi, et à ma joie. Dimanche, 1 heure. La poste n'arrive pas. D'après les arrangements que j'ai pris elle doit être ici tous les jours, à 10 heures.

Décidément les champs, les bois, les lieux solitaires, tout cela ne vaut rien ; tout cela jette dans les relations une irrégularité, une incertitude que rien ne peut compenser. A Paris tout est ponctuel, assuré. A Paris j'aurais votre lettre depuis plus de trois heures. Car j'en aurai une aujourd'hui. J'y compte. Je vais demain mener ma mère et mes enfants aux bains de mer à Trouville. J'en reviendrai le surlendemain par Caen où l'on veut me donner un banquet. Il y aura encore là des dérangements, des retards.

Quel ennui ! Madame il ne faut pas se séparer. Demain, je serai au bord de cette mer qui nous sépare. Mes regards, ma pensée, s'élanceront à l'horizon, vers l'autre bord. C'est là que vous êtes, là que je vous trouverais. Je ne puis m'accoutumer à l'impuissance, humaine, à ce perpétuel et vain effort de la volonté contre des obstacles qu'après tout, si elle voulait bien presque toujours elle pourrait surmonter. Mais les impossibilités morales, les convenances, les liens, les devoirs ! Madame, il me faut une lettre.

4 heures La voilà, et je n'en ai jamais reçue une qui valut celle-là. Vous revenez plutôt, bien plutôt ! Je me tais, je me tais. Mais c'est le N°14 qui vient de m'arriver.

Je n'ai pas eu le n° 13. C'est ce qui m'explique le retard. Je l'aurai probablement demain. Je n'en veux perdre aucune. Je vois que vous avez eu mon N°6 car cette lettre-ci porte l'adresse que je vous y donnais.  
Adieu adieu. Que l'air est doux et léger ! G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-29.  
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).  
Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/899>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur115  
Date précise de la lettreSamedi 29 juillet 1837  
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)  
Lieu de destinationLondres (Angleterre)  
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.  
Lieu de rédactionVal-Richer (France)  
Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

n° 29

C'est non vous l'attendre, et de  
me révoler en attendant. Par la lettre encore ce matin.  
Je m'étais levé en disposition si confiante, si douce ! Il y  
a deux mois, je m'imposais point de restrictions, pareilles  
à n'attendre rien. Avec quelle promptitude, avec quelle  
vérité j'ai recommencé à vivre ! Car c'est là vraiment  
la vie. Vous nous connaissez, à peine, Madame, nous  
vous sommes entré(e)s. Je sais bien qu'un jour, en une  
heure, nous en avons plus appris l'un sur l'autre que  
tout ce que nous nous sommes dit, nous le pressentons ; et au  
moment où nous nous le disons, il nous semble que  
nous l'avons toujours su, que nous nous l'étions dit  
quell'fois. Cependant il est étrange de se sentir si  
intimement uni à une personne qu'on a vue, qui vous  
a vu quinze jours. La ma vie estérieure et ma vie  
intérieure étaient bien semblables, j'avais même ce  
sentiment là, je pourrais me croire plus connu de vous  
mais, à la voir du dehors, j'ai mené une vie toute  
d'action, toute vouée au public, qui a dû, qui doit  
paraître d'un air ambitieuse, personnelle, presque  
solitaire. Et en effet j'ai peu de je prends, à ce qui  
m'a occupé, aux études, aux affaires, aux lettres.

politiques, un grand, très grand intérêt. Je m'y suis adonné,  
je m'y adonne avec grand plaisir, comme à un emploi  
naturel et satisfaisant de moi-même. J'y élève vivement  
l'état et le siècle. Et les douleurs, épreuves que  
Dieu m'a fait subir n'ont point changé en cela ma  
disposition ni mon goût. Aux jours même de l'épreuve,  
je ne me suis point senti indifférent aux incidents de  
ma vie publique; et tout en se portant le poids avec  
le plus pénible effort j'y ai toujours trouvé une  
diversion puissante et librement acceptée. Et pourtant  
j'ai le droit de le dire après ce que je dis là, et  
pourtant là n'est point du tout, là n'a jamais été  
ma véritable vie; de là je n'ai jamais reçu aucune  
émotion, aucune satisfaction qui atteignent jusqu'au  
fond de mon âme; de là ne sont jamais venus  
le sentiment du bonheur. Le bonheur, madame,  
le bonheur qui pénètre partout dans l'âme, qui  
la remplit et l'élevé tout entière, est quelque  
chose de bien étrange, de bien supérieur à tout  
ce que la vie publique peut donner. Au delà,  
bien au delà de tous les desirs d'ambition et de  
gloire, de tous les plaisirs de domination, de toute  
d'amour propre et de envie, il y a un désir, il y  
a un plaisir qui a toujours été pour moi le  
premier, tellement le premier que j'aurais droit  
de le dire le tout; le désir, le plaisir d'une

affection infinie,  
d'un et d'une  
volonté, de goût  
dans un autre  
sans obstacle, et  
l'autre toute la  
dout elle sont  
souvent de s'y  
jamais figuré  
la musique, et  
le ravissement de  
je n'ai toujours  
d'elles-même  
vraie le tout de  
le nom. Et bien  
vous aussi, vous  
vous aussi, le p  
politique, quelle  
ne suffiraient p  
travaux un bel  
si être, si fin  
plus de richesse  
et de richesse  
emploi là. Mais  
une personne qu  
moi ce qui de s  
pour le monde.

de son âme  
en un pla  
deux vicin  
cette que  
cette ma  
de l'éprouve  
incidents de  
paix, avec  
et une  
le point  
là, et  
jamais de  
ou aucun  
et jusqu'à  
vrai, vous  
humblement  
âme, qui  
quelque  
à tout  
selon  
ou de  
de l'âme  
vrai, il y  
si le  
vrai droit  
d'être

affection inférieure parfaitement égale de cette affection qui  
est et compare deux créations de cause, d'esprit, de  
volonté, de goût, qui permet à l'âme de se répandre  
dans une autre âme comme la lumière dans l'espace  
sans obstacle, sans limite, et s'étend dans l'une et  
l'autre toutes les directions, tous les développements  
dont elle est capable, pour leur ouvrir autant de  
sources de sympathie et de joie. Vous êtes vous  
jamais figuré, Madame, vous qui aimez si vivement  
la musique, vous êtes vous jamais figuré quel serait  
le ravissement de deux harpes bien harmonieuses et  
jouant toujours ensemble, si elles avaient la conscience  
d'être mêmes et de leurs accords? Voilà le bonheur,  
voilà le seul sentiment, le seul état auquel je donne  
ce nom. Oh bien, Madame, j'ai cru entrevoir que  
vous aussi, vous étiez de même nature; que pour  
vous aussi, les préoccupations et les intérêts, esthétiques,  
politiques, quelle qu'ils soient, dans votre vie,  
ne suffisaient point à votre âme; que vous y  
trouviez un tel emploi de votre esprit et tant  
de plaisir, de fin, mais que vous aviez en vous bien  
plus de richesse que vous n'en pouviez dépenser là,  
et de richesse qui ne se dépensent point à cet  
emploi là. Imaginez que vous n'avez apparemment  
une personne qui comprendrait et accueillerait en  
moi ce qui se montre et ce qui se cache, ce qui est  
pour le monde et ce qui est pour une seule

personne au monde. Voilà par où, Madame, vous  
avez eu pour moi tout d'attent; voilà pourquoi,  
distinct comme de choix, je me suis engagé si  
avant et si vite dans une relation si nouvelle. Je  
ne me suis point trompé, je ne me trompe point,  
n'est-ce pas? Ni vous non plus? Nous sommes bien  
réellement tels que nous nous voyons? Doux sur  
doux, très doux; mais à chaque nouveau regard de  
coeur, à chaque fait, à chaque parole qui  
vous révèle de nouveau à moi telle que je vous  
sais, à chaque pas de plus que je fais dans une  
si beau et si doux chemin, je suis ravi comme  
si je découvrais de nouveau mon trésor. Les vos  
lettres m'arrivent donc; il ne m'en est pas venue  
une seule qui n'ait ajouté à ma foi et à ma joie.

(Dimanche 1 heure.)

La poste n'arrive pas. D'après les arrangements  
que j'ai pris, elle doit être en tous les jours, à 10  
heures. Évidemment les champs, le bois, le temps  
solitaire, tout cela ne vaut rien; tout cela jette  
dans les relations une irrégularité, une incertitude que  
rien ne peut compenser. À Paris, tout est ponctuel,  
assuré. À Paris, j'aurais votre lettre depuis plus  
de trois heures. Car j'en aurai une aujourd'hui. Il  
compte de voir demain moner son père et me  
enfermer aux bains de mer, à Trouville. Non

me désole en  
de m'être levé en  
à deux mois, je  
de s'attendre à  
vérité j'ai vu  
la vie. Non non  
nous sommes est  
heure nous en  
tant de gens si  
Tout ce que nous  
nous sommes je  
moment où nous  
nous l'avons la  
mille fois. Les  
intéressant un  
à un quinze j  
intéressant et dans  
continuer là; j  
Mais à la vie  
l'action, toute  
paraître d'acte  
sévère. Il en est  
sua occupé, au

verraurai le lendemain pas lieu où l'on veut me  
 donner un banquet. Il y aura encore là de, dérangemens  
 des retards. Quel ennui! Madame, il ne faut pas se  
 séparer. Demain, je serai au bord de cette mer qui nous  
 sépare. Mes regards, ma pensée s'étendront à l'horizon,  
 vers l'autre bord. C'est là que vous êtes, là que je vous  
 trouverais... Je ne puis résister à l'impuissance  
 humaine, à ce perpétuel et vain effort de la volonté  
 contre des obstacles qu'après tout, si elle voulait bien,  
 presque toujours elle pourrait surmonter. Mais la  
 impossibilité morale, la convenance, le bien, le  
 devoir!... Madame, il me faut une lettre.

À l'instant.

La voilà, ce je n'en ai jamais vue une qui valût  
 celle-ci. Vous revenez plutôt, bien plutôt! De me tair,  
 je me tais. Mais c'est le 6<sup>e</sup> 14 qui vient de m'arriver.  
 Le n'ai pas eu le 6<sup>e</sup> 13. C'est ce qui m'explique le  
 retard. Je l'aurai probablement demain. Je n'en  
 veux perdre aucune. Je vois que vous avez eu mon  
 6<sup>e</sup> 6, car cette lettre-ci porte l'adresse que je vous  
 y donnais. Adieu. Que l'air et l'eau et le ciel!